

## Une artiste à l'épreuve de la guerre Marguerite Burnat-Provins 1914-1915

Claude MENGES-MIRONNEAU  
Conservatrice des Antiquités et Objets d'art  
Docteur en histoire de l'art  
Paul MIRONNEAU  
Conservateur général du Patrimoine

### Horreur des neutres

*Aux Neutres* : la série d'articles auxquels Marguerite Burnat-Provins donne ce titre paraît dans le *Courrier de Bayonne et du Pays basque* en janvier-février 1915 ; une chronique presque quotidienne que l'écrivaine y tient depuis l'été 1914 et jusqu'à l'automne 1915, avant son départ en décembre pour la région parisienne. La femme est entière, ce sont les tièdes qu'elle a en horreur, les indifférents, et même les « neutres », ces êtres sans couleur qui répugnent tant à sa générosité de feu<sup>1</sup>.

Ces neutres, au sens propre, ce sont les nations restées hors des camps qui s'affrontent, cautionnant par leur inertie le crime perpétré sous leurs yeux par les Allemands. L'objectif le plus immédiat est une analyse politique, une évaluation de l'opinion, sans perdre de vue l'intention patriotique. Surtout, les marques d'un sentiment de saccage y sont relevées d'une façon particulièrement sensible. Dans un véritable processus paranoïaque, l'isolement effectif et l'insuccès scellent les diverses démarches tentées par cette isolée qu'il nous est aisé, aujourd'hui, de trouver bien candide. Faisant référence à la réunion de Malmö, le 10 août 1914, Marguerite Burnat-Provins donne sa version de la situation :

---

<sup>1</sup> Les références données entre parenthèses dans le texte renvoient aux dates des articles de Marguerite Burnat-Provins parus dans le *Courrier de Bayonne et du Pays basque*, sauf en ce qui concerne la série intitulée *Aux Neutres*, dont les références sont précisées de façon spécifique. Nous avons abordé cet ensemble d'articles dans « Cœur d'artiste en hiver. Marguerite Burnat-Provins et la guerre 1914-1915 », *Bulletin de l'association des amis de Marguerite Burnat-Provins*, 12, p. 5-18, et reconsidéré cet ensemble sous le point de vue du rapport entre la vision de la guerre par l'artiste et son approche du patrimoine dans « Alerte sur le front de l'art. Marguerite Burnat-Provins et la guerre 1914-1915 », *Le patrimoine de la Grande Guerre, In Situ. Revue des patrimoines*, 25 (2014) en ligne (<http://insitu.revues.org/11313>). Notre intérêt pour l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins a été suscité et stimulé par Louis Gayral (1916-2001), professeur de psychiatrie à l'université de Toulouse, qui s'était attaché à ce dossier d'articles dans le cadre de ses travaux sur les psychoses d'artistes. Des études plus récentes (comme celles de Pascal Le Maléfan, « Marguerite Burnat-Provins, l'hallucinaire. À propos de *Ma ville*, visions peintes », Anne Brun (éd.), *Les enjeux psychopathologiques de l'acte créateur. À travers l'œuvre de Rimbaud, Nin, Artaud, Pessoa, Andrews, Novarina*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2011, p. 157-180) ont approfondi ces aspects de la recherche.

Le 10 août 1914, si nous vivions dans un monde civilisé, ce monde civilisé pouvait dire à l'Allemagne, en s'appuyant sur le Palais de la paix : « Attention. Nous vous voyons venir. Vous avez quarante-huit heures pour réfléchir. Sinon, c'est à nous tous que vous aurez à faire ».

Mais ce langage clair était, paraît-il, impossible à tenir, il aurait fallu des semaines de charabia diplomatique<sup>2</sup>.

De tels billets d'humeur (souvent mauvaise), faisant tonner le canon de l'intérieur contre la barbarie, méritent d'être lus tout d'abord sous un parti pris visuel, en tableaux, en images, puis dans le plan d'une esthétique forte et décidée à lancer un signal énergétique. Est-ce l'effet libérateur et désabusé du surréalisme à naître sur les ruines de la guerre ? C'est surtout et d'abord le cri de cet amour en feu pour un patrimoine qui s'écroule. La passion qui anime cette chronique s'offre à un regard très personnel, qui habite toutes les productions écrites et plastiques de Marguerite Burnat-Provins (fig. 1)<sup>3</sup>.



Fig. 1 : Femme à la feuille de courge, fusain, pastel, craie, aquarelle et gouache sur papier, 1902  
©Musées cantonaux du Valais, Sion. Michel Martinez.

2 *Aux Neutres*, VI, 27 janvier 1915.

3 Sur Marguerite Burnat-Provins (1872-1952), outre les ouvrages cités dans les deux notes précédentes, voir : Catherine Dubois, *Les Forges du paradis, histoire d'une vie : Marguerite Burnat-Provins*, Vevey, éditions de l'Aire, 1999 ; nombreux aperçus sur l'artiste dans : Jean-François Chevrier, *L'Hallucination artistique, de William Blake à Sigmar Polke*, Paris, L'Arachnéen, 2012 ; sur les rapports artistiques avec le spirituel : Florence Viguier, Paul Duchein (dir.), *Du Ciel à la terre*, catalogue d'exposition, Montauban, Musée Ingres, 1997. L'ouvrage dirigé par Anne Murray-Robertson, *Marguerite Burnat-Provins. Cœur sauvage, 1872-1952*, Gollion (Suisse), Infolio, 2019 constitue désormais une somme de référence sur Marguerite Burnat-Provins mettant bien en lumière la diversité de sa personnalité artistique ; l'essai d'Anne Murray-Robertson, *Marguerite Burnat-Provins. Oser la liberté* (Infolio, 2020) complète cette approche ; l'exposition du musée Jenisch à Vevey (*Marguerite Burnat-Provins*, 30 octobre 2020 – 24 janvier 2021) est en correspondance avec ces publications.

Sa franche sincérité se livre sans apparent détour, non sans éclats de violence, se nourrissant des héritages artistiques des peintres de l'âge d'or des Écoles du nord (Jérôme Bosch, Pieter Brueghel) et d'une riche culture décorative (fig. 2) imprégnée du goût folklorique de l'École de Savièse et assimilant les courants de l'Art nouveau.



Fig. 2 : Fête des Vignerons, Vevey, 4-11 août 1905, affiche, lithographie en couleur  
©Julien Grenaud, Musée Jenisch Vevey

Sous le ciel pyrénéen, Marguerite Burnat-Provins reçoit la nouvelle de la guerre et opère ce qui peut être considéré comme une immense transformation esthétique intérieure. *Ma Ville*, le premier et saisissant recueil de son talent hallucinatoire, verra le jour dans les douleurs de cet enfantement violent. Elle-même donnera la relation de ce coup de tonnerre qui bouleverse le sens de l'expression artistique et communiquera le processus d'apparition de nouvelles figures d'êtres imaginaires ; une force qu'elle considère comme extérieure à elle-même la presse de les décrire et de les former, mettant aussi à profit les particularités d'une verve intarissable<sup>4</sup>. Son expérience hallucinatoire rencontre un vif intérêt de la part de psychiatres, Georges de Morsier, Gaston Ferrière, Gustave Geley, et suscite à travers eux l'intérêt d'Édouard Monod-Herzen et de Jean Dubuffet<sup>5</sup>. Renouvellement des mondes intérieurs de l'artiste porté par une œuvre qui n'en finit plus de s'édifier, et se prend au jeu d'une étrange génération :

Le 2 août 1914, je me trouvais à Saint-Savin dans les Pyrénées. Il était quatre heures de l'après-midi. J'étais assise sur un balcon dominant la vallée d'Argelès, lorsque le premier coup du tocsin retentit, annonçant la mobilisation. A l'instant même, sous le coup d'une émotion violente, qui me fit voir la réalisation tragique des malheurs prédits

4 Sur ces figures : Pascale Jeanneret, Sylvie Costa et Vincent Capt, « Ma Ville, la cité pétrifiée de Marguerite Burnat-Provins », Murray-Robertson (dir.) 2019, p. 221-284.

5 Précisions sur ces échanges dans Murray-Robertson (dir.) 2019, **pages à reporter**

par moi pour le Nord en 1912 à toute ma famille, une autre mobilisation se fit dans mon cerveau. Un déclenchement subit commença à produire une série ininterrompue de noms qui se pressaient avec une telle force que je dus me mettre à les écrire. (...) Exactement le 12 octobre, je rentrai à Bayonne où mon domicile était une maison isolée, à trois étages, habitée par moi seule. Le 14, dans l'après-midi, à la cuisine, m'apparut la première figure, dont j'entendis le nom et la qualité, prononcés distinctement, d'une voix blanche, sans timbre : Cingola, la mauvaise fée assise sur la terre. C'était une apparition horrible et féroce, avec un œil unique énorme, une tête de crocodile, un corps squelettique, des mains rouges de sang<sup>6</sup>.

Cingola arrive, Cral le potinier apparaît quelques semaines plus tard ! (fig. 3) ; ces noms fantastiques nous renvoient à l'imaginaire foisonnant et manichéen de Tolkien, qui, de son côté, connut le front et participa à la bataille de la Somme.



Fig. 3 : Cral le Potinier, aquarelle, 17 octobre 1914 (Lausanne, collection de l'Art Brut)  
©Collection de l'Art Brut, Lausanne

Voici le premier paradoxe souffrant de la création artistique de Marguerite Burnat-Provins à ce tournant de 1914-1915, réveil d'une poétique insurgée après des années de ruralisme éclairées par la révélation valaisanne (fig. 4) et greffées

6 Manuscrit de Marguerite Burnat-Provins à Edouard Monod-Herzen, juillet 1922, cité par Catherine Dubuis, Pascal Ruedin, *Marguerite Burnat-Provins écrivaine et peintre*, Lausanne, Payot, 1994, p. 54 et Pascale Jeanneret, Sylvie Costa et Vincent Capt, op. cit. (2019), p. 223. Sur la naissance d'une inspiration hallucinatoire dans *Ma Ville*, Helen Bieri et Catherine Dubuis (dir.), *Marguerite Burnat Provins, 1872-1952 : de l'Art nouveau à l'art hallucinatoire*, Gingins (Suisse), Fondation Neumann, Paris, Somogy, 2003, p. 29-30 et p. 85.

sur les leçons reçues, celles des peintres d'histoire (Jean-Paul Laurens et le maître des sujets militaires Edouard Detaille), celles de son maître et ami Benjamin-Constant et enfin ce goût affirmé pour l'Art nouveau qui ne la quittera jamais.



Fig. 4 : Jeune Fille de Savièse, crayon, aquarelle, gouache, fusain, pastel sur papier de couleur, 1900  
©Musées cantonaux du Valais, Sion. Michel Martinez.

On observe aussi chez cette artésienne un goût inhérent et récurrent pour le burlesque qui reste à rattacher à l'art flamand (*Tentation de Saint Antoine* de Brueghel, *Les mendiants*, ou plus tardivement *Les misères de la guerre* du lorrain Jacques Callot). Les résurgences de cette culture burlesque sont abondantes, elles alimentent ce flot de difformité ouvrant à la recherche assidue de monstruosité ; elles hanteront ces dessins et ces œuvres secrétées par la souffrance et par l'expérience, travaillées par les guerres et les peines universelles, intimes ou spirituelles.

Au vif de cette dialectique effectivement cruciale, et avant même sa traduction plastique dans l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins, la presse, la simple presse locale. Ce qui est à l'œuvre, pourtant, dans les propos virulents de la journaliste, c'est une authentique révolution de son inspiration, assortie d'une exigence de révision de ses moyens d'expression. Car les inflexions de ces propos d'actualité décrivent, au-delà des angoisses de « l'arrière », un retour sur soi inédit et violent en matière d'art et de civilisation.

### **Prophétique et solitaire**

C'est seule que Marguerite Burnat-Provins doit aborder la guerre, loin de son mari, Paul de Kalbermatten, mobilisé, et loin de sa famille. D'abord sans nouvelle de cet Artois directement exposé, elle est ensuite douloureusement

touchée par le pillage et l'évacuation de la maison de Cantin (fig. 5).



Fig. 5 : Cantin, 1890. BP 44/11  
©Coll. Villa Saint-Hilaire, Grasse

Cette atteinte aux lieux est atteinte à l'art – et non seulement à la mémoire – puisqu'une partie de ses manuscrits est alors détruite. Solitude, ou plutôt isolement géographique, car loin de tout, même de la violence des combats, la tranquille langueur de Bayonne ne saurait apaiser les passions de Marguerite Burnat-Provins. Assez irritée par le parisianisme de la société française, qui relègue ses propres initiatives à un rang très subalterne, elle déplore « qu'une proposition venue de Bayonne, autant dire de la Chine » (9 mars 1915) soit vouée à l'indifférence. En voici trop pour ne pas concevoir un vrai dessein universel. Qu'il soit nourri de désespérance n'y change rien, il sera et se revendiquera universel.

Seule, intimement seule, et même hantée par l'ennui, l'artiste vit et commente une histoire sombre. Si elle s'unit de toutes ses forces à l'effort collectif de défense du pays, bien loin des esprits forts pacifistes ou simplement sceptiques, ces « défaitistes » qu'elle conspue sans nuance, elle a bien garde de se confondre dans le conformisme soumis et sans éclat ! Son regard critique sur les événements, dans la lignée des grands révoltés, désacralise les plus hautes fonctions et ceux qui les détiennent: les conventions ? chiffons de papier!

7

Deschanel ? un simple « orateur » . Pas plus que son patriotisme enraciné, son moi conquérant et inquiet ne baissera pavillon. Guerre ! Guerre à la barbarie, guerre aux Allemands ! Furie du langage revanchard et de ses lieux communs :

Souvent affligé de vices anormaux, goinfre, dénué de tout Esprit, sans initiative comme

sans personnalité, démarqueur et plagiaire, l'Allemand joint à sa lourdeur physique une bassesse d'âme (...)

Passif et servile, le Teuton ne sait qu'obéir, quel que soit l'ordre donné. Des meneurs infâmes lui ont prêché la férocité à outrance. Un autre eût reculé, lui, il marche parce que la leçon est bien conforme à l'irréductible sauvagerie de ses instincts (*Aux Neutres*, v, 24 janvier 1915).

Marguerite Burnat-Provins, prophétesse pessimiste d'une catastrophe culturelle et morale, est une protestation à part entière, une proclamation personnelle, signée, authentifiée : « je voulais joindre une voix à toutes celles qui, j'en suis convaincue, ont imploré et le font encore », s'explique-t-elle à propos d'une lettre-télégramme qu'elle envoie « l'âme labourée de douleur et

d'indignation »<sup>8</sup>, au président du Conseil. Elle ne se contente pas de se ranger benoîtement sous la bannière de la patrie ; ses sombres prophéties non seulement se réalisent mais viennent à former un édifice de révolte désormais imprescriptible dans son œuvre : celui d'une lutte loyalement acceptée mais fatale, d'une catastrophe évaluée, consentie et soufferte (plus que subie), comme dans *Le Voile*, roman de 1929 décrivant un destin de femme qui ne capitule pas

mais s'affranchit du monde .

Marguerite Burnat-Provins formule une revendication essentielle, qui sert de titre à l'un de ses articles : *Il faut qu'on sache*. La réflexion sur la divulgation de l'information, son rôle dans le plan moral tracé par l'intellectuel à l'adresse de l'entendement humain, libère de vrais accents de modernité. Il faut « créer des courants d'opinion » ; le concept de civilisation ? « Au premier chef solidarité morale absolue entraînant la réaction collective contre toute atteinte aux lois fondamentales de l'humanité et à l'ensemble de la civilisation »<sup>10</sup>. Ou encore, cette belle tirade, où l'écrivain retrouve la polémiste:

Devant cette immense calamité, l'idée qui jaillit, le premier besoin qu'on éprouve, protester ! Protester comme on peut, avec ses moyens, avec l'espoir surtout qu'un grand mouvement se dessinera, protester, car l'inaction semble odieuse. Le degré de culture et de perfectionnement où nous sommes... où nous croyons être arrivés, nous a fait une mentalité, une sensibilité qui ne peuvent plus supporter ce supplice moral et nos ennemis comptent là-dessus pour hâter la conclusion de la paix (*Aux Neutres*, II, 17 janvier 1915).

Marguerite Burnat-Provins devra trouver dans son imagination – ou plutôt dans les images nées de l'épreuve intellectuelle et morale – toutes les ressources d'un nouveau langage. La tentation se fait jour de rejeter les valeurs tant vantées,

<sup>8</sup> *Aux Neutres*, I, 16 janvier 1915.

<sup>9</sup> *Le Voile*, Paris, Albin-Michel, 1929.

<sup>10</sup> *Aux Neutres*, II, 17 janvier 1915.

cette mythification précieuse des registres esthétiques rustiques et même traditionnels servant à chanter un nouvel hymne à la terre et à l'âme apaisée. Ne nous y trompons pas, la fluidité du style, l'art d'une journaliste que l'on sait et que l'on ressent principalement comme artiste, ne saurait endiguer cette véritable insurrection contre la perversion des repères, des références et des procédés hérités du passé : « Quant à notre chevalerie, espérons que les poilus en sont guéris. C'est une maladie qui n'est pas de saison » (13 mai 1915). La France éternelle n'est plus qu'une façade; la guerre, « sacrifice inutile »<sup>11</sup>, contestée par une va-t-en-guerre! A quoi bon, en effet, se réclamer d'un ordre détruit à tout jamais ? À quoi bon s'en remettre à l'usage établi « avant », avant que la barbarie ne fasse régresser l'ordre du monde ? Barbarie honnie, allemande, dont l'horreur finit par exercer une cruelle fascination...

Le retour aux heures primitives de l'humanité postule plutôt que le juste puise en lui-même sa justification et fasse entendre une voix hors du concert des nations livrées au carnage. Tel est l'appel fondant une nouvelle prophétie (« j'entendis (...) une voix blanche, sans timbre ») dont notre journaliste se fait la prêtresse, en des temps de désolation, de lutte, mais aussi – clairvoyance et hallucinations visionnaires mêlées – ouverture de temps nouveaux, jusque-là inconcevables.

L'unité morale de la journaliste et de la main qui écrit se fissure à son tour, nous offrant le bel et original exemple d'un discours passionné, voire absolu, mais divergeant dans le sens même qu'il donne aux événements. Car à l'emphase de l'ordre collectif, ce ton ultra-patriotique, fait pièce un pessimisme d'ordre obsidional, un repli ombrageux sur une intimité incomprise, l'indicible révolte qui s'identifie à l'insurrection de conscience face à la folie et l'inconscience.

---

11 *Ibidem.*

## Nouvelles créatures



Fig. 6 : Anthon et l'oiseau noir, peinture et aquarelle sur carton, 14 octobre 1922  
©Collection de l'Art Brut, Lausanne

La stérile historicité du monde qui s'écroule finit par dévoiler une nouvelle création, l'épanouissement apparent d'une sensibilité artistique formée à la Belle Époque s'efface devant les jours tragiques. Et se lève, d'abord en miniature, un nouveau répertoire plastique, à forte prémonition surréaliste, mais tout à fait hors courant. Anthon (fig. 6), Frilute (fig. 7), mi-visage, mi-oiseau... aux noms curieux... pouvant se rattacher au monde manichéen de Tolkien. Cette attitude esthétique en complet bouleversement, partagée entre l'indignation et ses envolées rhétoriques et l'image-sensation revendiquée en lettres de feu, s'échappe dans un genre créatif qui ne reconnaît plus rien de ce qu'il a appris. Et sous une plume qui peut être si fluide, les descriptions se font plus heurtées, comme celle de l'Allemagne livrée à « une épouvantable orgie », une bacchanale gratuitement cruelle qui se couvre d'invocation religieuse.



Fig. 7 : Frilute le peureux, peinture, aquarelle, mine de plomb sur carton, 14 mai 1915  
©Collection de l'Art Brut, Lausanne

À toute création son mystère : ici les facultés régénératrices s'enracinent dans la perception originale d'une actualité dévastée. Ce mythe est celui d'une aspiration productive-destructive, bouleversement fructueux du point de vue de l'art, constat de désastre du point de vue des réalités extérieures. Cette chronique de presse, prose d'opinion et de réaction immédiate à l'événement, pourrait n'en être que l'écume. Or, c'est d'abord une forte émotivité plastique qui se dégage des indignations de Marguerite Burnat-Provins : Guillaume II vite croqué « avec son bras trop court et ses bagues, ses yeux durs, sa morgue et ses parades » n'est pourtant « [qu'] un corps humain dans une chemise de nuit, cause infime d'un mal infini » (18 déc. 1914). Mais au fil des jours, les images s'embrasent, et le feu ne s'éteint sûrement pas au pied de l'autel de la réalité. Salut à l'an 1914 qui s'achève : « ton chiffre doit brûler d'un feu qui ne s'éteindra pas ».

Puis le feu change de camp. Ils ont tout détruit: « ils », les barbares, les « Teutons », par le fer et par le feu; le sang s'installe aussi dans ce paysage nouveau : « les jours sanglants passèrent, toujours plus sanglants »<sup>12</sup>, l'expression prenant réalité (« ce n'est plus une figure de dire que la terre de la patrie est arrosée du sang de ses enfants », 13 janvier 1915) porte témoignage de cette dévastation du discours. Encore et toujours le sang, pour la France, « pour que victorieuse, elle étreigne entre ses bras puissants et déchirés la victoire qui vient en ramant sur un fleuve de sang » (vœux du 13 janvier 1915). Le sang ne cesse de couler, et le feu de brûler, de blesser les cœurs, sous les yeux écarquillés de l'artiste, elle qui professe une conception souffrante, presque sacrificielle de son état, à rapprocher sans doute, dans le registre doloriste, de ce qu'endure le soldat courageux :

Il faut toujours être sur la brèche et s'ensanglanter pieds et mains pour continuer sa route et sa tâche, tandis que l'imagination vous porte<sup>13</sup>.

C'est l'image qui accapare, qui absorbe littéralement le contenu et même l'énonciation d'une violente affectivité culturelle profondément meurtrie. Et tout comme la création plastique a précédé l'écriture chez Marguerite Burnat-Provins, c'est dans ce refuge qu'elle trouvera une issue durable à cette dislocation méditée de tous les modèles esthétiques et moraux (qui chez elle ne font qu'un). C'est l'artiste en effet, parce qu'il perçoit mieux que tout autre les accidents et les grands soubresauts de la matière et de l'esprit, qui sait en dire la tragédie et doit donner l'exemple :

Ce poison-là, il faut que tout le monde le boive, il faut qu'on sache, pour qu'avec la vérité, l'horreur et l'exécration s'infiltrèrent jusqu'aux moelles.

---

12 *Aux Neutres*, I, 16 janvier 1915.

13 Dubuis & Ruedin 1994, *op. cit.*, p. 72.

Allégories et métaphores des nouvelles visions se dressent déjà en fières architectures. En 1914, elles peuvent tout d'abord affecter les accents martiaux de l'hymne héroïque. Ainsi pour saluer le roi des Belges :

Vive à jamais le héros dont les yeux n'ont point connu de larmes et dont l'âme ignore la crainte. Dans l'invisible les mains coupées ont pris des ailes, elles serrent le glaive qui venge et la Justice le conduit (...).

Nous nous inclinons trois fois devant vous, Roi, Guerrier, Martyr, dont le front porte le diadème et l'auréole et le laurier (*La Fête du Roi*, 15 nov. 1914).

Quelque chose annonce déjà un langage qui construit et déconstruit au gré des songes, une volonté indéracinable de *fonder*, au cœur même et dès l'origine du processus engagé dans l'épreuve de la guerre et devant aboutir à *Ma Ville*. À l'image de ce nouveau musée ingénument imaginé par l'artiste à son entier profit, comme pour que « *sa ville* » puisse être visitée en parallèle et en réalité :

Mon rêve serait de céder cette œuvre, de mon vivant, à quelque institut scientifique<sup>14</sup>. Elle serait estimée plus d'un million (...) Je crois que présentée avec tous les commentaires utiles, elle offrirait un enseignement particulier, comme le dit Edouard Monot (...) et une source d'études à de multiples point de vue. Il y a vingt-cinq ans cette année que j'y travaille et vous concevrez combien j'aimerais d'abord la voir en sécurité, ensuite en tirer un légitime profit après tant d'années de labeur non rémunéré. Je pourrais la céder par fractions, à mesure qu'on l'aménagerait dans un musée portant mon nom<sup>15</sup>.

Il y a dans les paradoxes de Marguerite Burnat-Provins un ambitieux travail d'invention pour remplacer ce patrimoine tant aimé, tant pleuré, toute cette « beauté » à laquelle elle pense avoir consacré si longtemps toutes ses forces, en particulier à travers son engagement militant aux commencements de la Ligue pour la beauté (1905). Sites, paysages et architecture sollicitent une défense d'artiste, une même sensibilité aux violences qui leur sont faites. Entreprise en Suisse, cette défense d'une richesse nationale semble prémonitoire, le ton, en tout cas, est déjà donné : « la patrie est en danger comme devant une guerre furieuse »<sup>16</sup>. Mais ici, l'irréparable a été commis ; on ne pourra jamais rien substituer aux villes détruites. La cathédrale de Reims est morte (25 sept. 1914). Faudra-t-il alors s'incliner ? Jamais ! répond cette infatigable protectrice des paysages et des monuments : « les pierres vénérables retomberont dans le jardin du mensonge, il est inondé de sang pur »<sup>17</sup>. Cette irréductibilité se nourrit de suggestions et d'images – et parvient effectivement à reconstruire des repères culturels puissants. C'est sur un ton lyrique mais toujours dans le même sens que la petite fille, devenue grande, s'adresse au beffroi d'Arras, frappé dans la

14 La précision n'est pas sans intérêt: ce sont des œuvres mais aussi des témoignages scientifiques, des preuves de ce qui s'est effectivement passé au cœur d'une création bien située dans une vie.

15 Dubuis & Ruedin 1994, *op. cit.*, p. 55.

16 « Les Cancres », article de Marguerite Burnat-Provins dans la *Gazette de Lausanne*, 17 mars 1905.

17 *Aux Neutres*, VIII, 23 février 1915.

tourmente :

Ton carillon sonna la première heure de ma vie, sur l'air de Fra Diavolo: *Voyez comme il s'avance.*

Et le destin s'avançait avec son manteau de secrets, de déchirements, d'extase et de torture mais, comme dans ta chanson, parfois, il me semblait beau (16 octobre 1914).

À la seule force de l'imaginaire, le génie insoumis et la vigueur créative de cette étrange artiste entretiendra ses émotions brisées et pourtant si délicatement teintées des couleurs de son temps . Sa maison, la maison de famille en Artois, est détruite (un véritable poème, qui s'impose à l'écriture de la journaliste) :

Ce que fut notre maison.

Ces cinq mots qui forment un poignard, je les offre à ceux qui trouvent la guerre longue.  
(...)

La place où le poignard s'enfonce prépare en notre âme le creux où doit s'élever l'arbre de la patience (17 févr. 1915).

L'utopie créative habitera désormais la ville intérieure, peuplée de frayeurs et de réconforts, quittant ce temps révolu où s'est enraciné pourtant le statut précurseur d'une femme artiste et d'une intellectuelle.

### **Mystères, contes et cauchemars**

Longue plainte sur les malheurs de la guerre, les jours tristes qui passent, invectives à l'adresse des inertes, de ceux qui pourraient hâter sinon un dénouement heureux, du moins un sauvetage de la civilisation, horreur du défaitisme sous oripeaux patriotiques... cette lassitude est tout à coup visionnaire :

On nous a gavés de discours dans lesquels ronfle le moteur électoral. Les grands mots: Patrie, famille, etc., etc. (2 mars 1915).

Ce langage simple, « naturel », presque familier (à ne considérer même que les titres: « ils en ont de bonnes », « en cinq secs », « ce que nous sommes donc bêtes ») réserve toute une gamme, toute une variété d'inflexions révélatrices d'un tempérament esthétique original, beaucoup plus encore que d'un style littéraire, qui se veut sans apprêt (cri d'alerte d'une Artésienne exilée au pied des Pyrénées, dans les feuilles locales).

Différentes formes du registre poétique font irruption en un surgissement immédiat d'images. L'épopée, en premier lieu, celle du vaillant soldat français, mais aussi de la Française suppliciée, une épopée écrite et pensée au féminin, donc d'un genre inhabituel, dont les accents restent moraux, guerriers, mais non

mâles. « Le soldat marchant le front haut et la poitrine offerte »<sup>18</sup>, le soldat mourant, époux ou fils, demeure charnel, suscite une séduction protectrice mêlée d'abandon désespéré. Avec lui meurt un bonheur aperçu, connu ou seulement désiré ; sans lui le monde devient songe ou terreur. Parfois surnaturelle, l'épopée vante le merveilleux, le miraculeux d'un petit fait tout juste évoqué, car, dans la meilleure tradition du genre, le récit historique se réduit à un mince filet que l'amplification héroïque et le jeu des résonances partiales suffisent à transformer en un véritable torrent poétique.

Ailleurs, et parfois avec une étonnante agilité de reconversion, apparaissent de vrais tableaux lyriques : tableaux rétrospectifs le plus souvent, échappés de cette vie d'avant, à ce souvenir qui pourtant n'est pas systématiquement embelli comme sous d'autres plumes. Ainsi ce *Miracle du printemps* (3 mai 1915), miracle de la mémoire et du temps entrevu :

Partout une fraîcheur nouvelle monte et s'épanouit et, dans l'âme voyageuse se succèdent les visions d'ailleurs, de tous les printemps entrevus qui ornent la mémoire et parfument le souvenir.

C'est cependant sous une inlassable pugnacité polémique que se jouent de courtes scènes, toutes en images, toutes en illuminations et en sorties pamphlétaires. De la forme journalistique aux couleurs et aux visions intenses et violentes – comme ce songe hallucinant du massacre de la famille de Guillaume II<sup>19</sup>, certains écrits de Marguerite Burnat-Provins perpétuent et consacrent un procédé dont la meilleure manifestation est peut-être la *Nuit chez les Assaouas*, l'un des *Poèmes de la soif* parus en 1921 mais écrits au lendemain de la guerre, en 1919. Le reportage supposé chez ces sectateurs d'une spiritualité à hauts risques (puisqu'ils bravent les lois de la souffrance en se transperçant le corps) devient évasion teintée d'érotisme et méditation philosophique<sup>20</sup>.

On reste fasciné par cette capacité si peu commune de donner à la souffrance la plus partagée, à travers un média très standardisé (la presse), et loin des avant-gardes, un tour si personnel et un tel sentiment de l'exceptionnel. L'état de révolte rend unique ce sombre quotidien. Sacralisation et démonisation<sup>21</sup> imposent un univers de tension dramatique absolue, chaque image, chaque propos rapporté, est une nouvelle scène inouïe. Ce trait révélateur d'une indignation toujours en éveil confirme une disposition, une aspiration esthétique tendant à l'emphase, au superlatif, dans la découverte de la sagesse des sociétés sempiternelles et primitives comme dans la dénonciation d'une civilisation à la

18 *Aux Neutres*, v, 24 janvier 1915.

19 *Aux Neutres*, VIII, 23 février 1915.

20 Dubuis & Ruedin 1994, *Op. cit.*, p. 55.

21 Voir Martine Lusardy (dir.), *Art spirite, médiumnique et visionnaire*, catalogue d'exposition, Paris, Halle Saint-Pierre, Hoëbeke, 1999.

dérive et de ses escalades infernales.

Un nouveau *De profundis*? Pas de sentiment visible de foi qui appellerait un sauveur du fond du précipice. Le Christ de Marguerite Burnat-Provins « a pris les étrivières » pour chasser les marchands du Temple... et n'est guère imité<sup>22</sup> : les temps sont plutôt au « massacre des innocents »<sup>23</sup>. Peu d'espoir sensible de revoir le jour disparu, mais plutôt la fouille, dans les débris, d'éclats d'innocence ou d'héroïsme : « ils se sont rués sur la faiblesse, l'art, la beauté, la civilisation »<sup>24</sup>. Au premier rang de ces perles brillant d'une lueur nouvelle, la femme, l'enfant, le simple, avec une tendresse plus particulière s'agissant des enfants, parce qu'ils se révèlent plus redoutables encore pour le méchant, comme dans ce *Conte de Noël* (25 déc. 1914), sorte de fantasmagorie moralisée, dans l'esprit d'un temps durement vécu, à partir de 1915, dont témoignent les diverses cartes postales, chansons et images tendres qui envahissent le marché de la sensibilité officielle, succédant aux alertes rodomontades du départ pour le front :

La bonté divine avait fermé les plaies des fins visages, les plaies des corps délicats maintenant reposés : ils étaient tout blancs, si beaux, si purs, mais plus terribles pour les misérables qu'une colonne d'assaillants.

Marguerite Burnat-Provins jette un regard triste sur le « cortège des sans-polichinelle et des sans-poupée, dépouillés dès le berceau et voués à la douleur » et pleure sur « le trait effiloché » intensément perçu du « Maître dessinateur Poulbot ». Elle ne poursuit pas, cependant, des objectifs propagandistes. Car les ressources de réconfort, de tendresse ou de compassion qu'elle mobilise n'appartiennent déjà plus à une littérature de guerre. Sitôt formés, les voici d'ailleurs menacés par une autre concurrence : celle d'une résurgence des repères de l'enfance, d'autant plus obsessionnels chez Marguerite Burnat-Provins que l'impossibilité physique d'une maternité ressuscite de façon lancinante les fantômes de cette génération inaccomplie :

Tous les neutres savent qu'il y a deux guerres, celle des alliés contre l'Allemagne et celle des barbares contre les femmes, les vieillards, les petits enfants (*Aux Neutres*, II, 17 janvier 1915).

Morale et résignation s'unissent dans un même rejet ambigu des codes d'urbanité. La diplomatie, en particulier, est au banc des accusés :

L'instinct est toujours le plus fort, sous les masques appelés dans la société convenance et politesse et dans les rapports internationaux, relations amicales et sympathie sincère, derrière le paravent de la diplomatie (*Aux Neutres*, III, 19 janvier 1915).

22 *Aux Neutres*, VII, 10 février 1915.

23 *Aux Neutres*, VIII, 23 février 1915.

24 *Aux Neutres*, II, 17 janvier 1915.

Et encore :

A part quelques-uns qui se rongent et font des efforts méritoires, les diplomates nous apparaissent à l'heure présente comme des pitres en noir au premier plan de l'innommable tragédie. Leurs silhouettes se dessinent sur le fond rouge des brasiers. Ils causent tandis qu'on râle, c'est bien là la façade de la civilisation (*Aux Neutres*, III, 19 janvier 1915).

La perversion du vieux monde l'a rendu contre-nature. Ceux qui naissent ou renaissent aux émotions simples ou offrent un sacrifice noble et muet, tous ceux-là, quoique perdus dans la tourmente, ont réinventé une forme d'espoir ou de survie. Quant à la civilisation, sauvagement détruite, elle emporte ses secrets : illusion, hypocrisie ou trésor inconsidérément gaspillé.

Moins entraînée qu'entraînée par les événements, Marguerite Burnat-Provins nous paraît aujourd'hui, dans sa solitude, une Française exemplaire, certes, mais laissée à l'arrière et bien distancée par l'actualité, en dépit de son statut de journaliste et d'intellectuelle. Ainsi, plus représentative du pays qui subit la guerre que de celui qui la fait, et plus encore de celui qui la survole ou la dirige, sa position offre la spécificité d'un retard objectif sur les événements, d'un éloignement de toutes les avant-gardes et cependant d'une projection visionnaire particulièrement audacieuse (fig. 8), sinon d'une anticipation sur les attitudes de la création artistique d'après-guerre, sur la révolution esthétique de toute une génération.



Fig. 8 : La luxure, peinture, aquarelle, mine de plomb sur carton, 12 août 1930  
©Collection de l'Art Brut, Lausanne

Le vieux monde, celui des hommes qui meurent et des hommes qui tuent, expire devant le féminisme inabouti d'une commentatrice de l'actualité transpercée de visions cruelles ou exaltées. Mais dans l'épreuve intensément sentie, l'artiste-poète a certainement énoncé l'une des conceptions les plus modernes de l'art et de la culture en revendiquant, en femme fière et libre, qu'il s'agissait d'abord de retrouver, parmi les ruines, les traces de sa propre faculté à créer du sens, de l'effroi, de la beauté, ce qu'elle poursuivra tout au long de sa vie entre apaisement (paysage, jardins, fleurs) et souffrance (nourrissant ses croquis pour *Ma ville*). L'oiseau mutilé de 1940 (fig. 9) semble redire en silence l'angoisse prophétique exprimée au creux de l'année 1915 : « ils se sont rués sur la faiblesse, l'art, la beauté, la civilisation ».

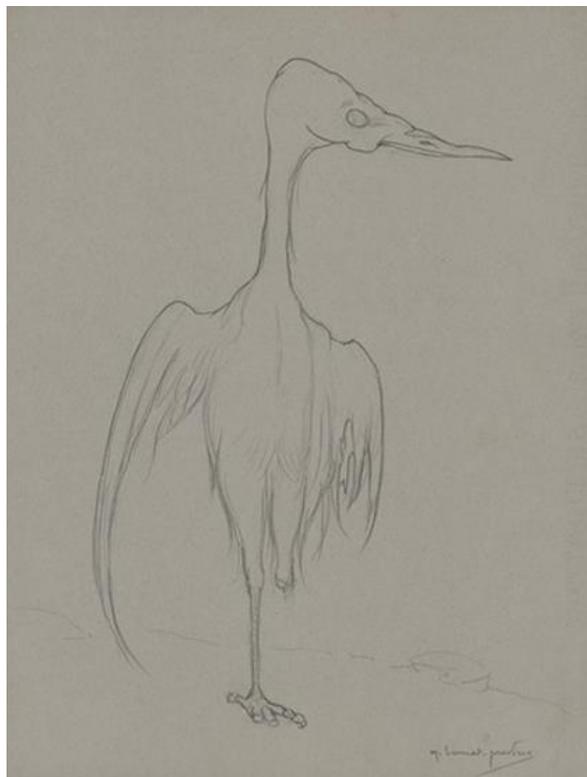


Fig. 9 : Après la guerre, mine de plomb, 8 novembre 1940  
©Collection de l'Art Brut, Lausanne

## Illustrations

fig. 1 : *Femme à la feuille de courge*, fusain, pastel, craie, aquarelle et gouache sur papier de couleur, 1902 (Sion, Musée d'art du Valais)

fig. 2 : *Fête des Vignerons*, Vevey, 4-11 août 1905, affiche, lithographie en couleur (Vevey, musée Jenisch – cabinet cantonal des Estampes)

fig. 3 : *Cral le Potinier*, aquarelle, 17 octobre 1914 (Lausanne, collection de l'Art Brut)

fig. 4 : *Jeune Fille de Savièse*, crayon, aquarelle, gouache, fusain, pastel sur

papier de couleur, 1900 (Sion, Musée d'art du Valais)

fig. 5 : *Cantin, 1890.*, aquarelle, carnet de croquis BP 44/11 (Coll. Villa Saint-Hilaire, Grasse)

fig. 6 : *Anthor et l'oiseau noir*, peinture et aquarelle sur carton, 14 octobre 1922 (Lausanne, collection de l'Art Brut)

fig. 7 : *Frilute le peureux*, peinture, aquarelle, mine de plomb sur carton, 14 mai 1915 (Lausanne, collection de l'Art Brut)

fig. 8 : *La Luxure*, peinture, aquarelle, mine de plomb sur carton, 12 août 1930 (Lausanne, collection de l'Art Brut)

fig. 9 : *Après la guerre*, mine de plomb, 8 novembre 1940 (Lausanne, collection de l'Art Brut)